

Les Anthropoïdes de G. Bessette

Jacques Allard

Volume 3, numéro 3, avril 1978

Pierre Perrault

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200126ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200126ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Allard, J. (1978). Compte rendu de [*Les Anthropoïdes* de G. Bessette]. *Voix et Images*, 3(3), 481–484. <https://doi.org/10.7202/200126ar>

Les Anthropoïdes de G. Bessette

« Nous avançons lentement dans la savane immense (dit Guito se dit Guito moi Guito je me dis). » Ainsi commence le dernier récit de G. Bessette. Pour qui n'aurait pas porté grande attention au titre, à la mention de « roman d'aventure (s) » qu'on trouve sur la couverture, les marques multiples de l'énonciation qu'on lit dans cet incipit annoncent à loisir le caractère particulier du discours narratif qui sera tenu. Sans parler de l'avertissement préliminaire où l'auteur présente au lecteur « un certain nombre de néologismes » tout en le renvoyant à un lexique où l'on en trouve encore, à la fin du livre, une cinquantaine d'autres.

Tout cela signalera suffisamment certaines difficultés d'accès inhérentes à ce nouveau roman. Or, il serait dommage que l'on se laisse arrêter par elles, car *les Anthropoïdes*¹ constitue l'entreprise la plus fascinante qu'on ait vu paraître dans notre paysage littéraire, la plus ambitieuse, peut-être, de notre époque.

Revenons à l'incipit: qu'il le veuille ou non le lecteur le plus pressé devra le prendre à la lettre et « avancer lentement dans la savane immense » de ce texte. C'est à cette condition que se dévoilera l'aventure de nos ancêtres préhistoriques, telle que l'imagine en tout cas l'auteur de *l'Incubation*, dans la longue marche qui conduit à l'apparition de l'homme moderne et, hypothétiquement, au récit proprement dit. Éclairons d'abord le terrain paléo-anthropologique: nous sommes vraisemblablement à l'âge dit Paléolithique supérieur, soit à la dernière période de l'âge de la pierre taillée et de la glace, il y a quelque dix mille ans. Précisons: nous sommes sans doute en Amérique du Nord puisque dans les dernières lignes du récit, le grand fleuve souvent mentionné se nomme Kébécouâ...

À ce sujet, celui qui posera, en souriant, l'inévitable question de la vraisemblance aura avantage à se rappeler (ou à apprendre) que les spécialistes du domaine estiment à trente mille ans passés (approximativement) le moment où des chasseurs asiatiques franchissent le détroit de Béring à pied sec et peuplent notre continent. Bien sûr, quand on imagine la vie des hommes de ces époques reculées on peut s'offrir beaucoup de libertés. Et G. Bessette n'en refuse aucune qui sert son propos, en faisant, par exemple, s'affronter des hommes-singes, des anthropoïdes et des hommes (type « homme de Cro-Magnon »). Qui pourra prétendre qu'au temps des chasseurs-collecteurs (avant l'ère de l'agriculture) ne pouvaient survivre cer-

tains niveaux intermédiaires d'évolution entre le singe et l'homme des grottes de Lascaux ? Nous sommes donc au temps des habitants cavernicoles, à une époque où s'opéra une révolution culturelle capitale pour l'humanité : nos lointains ancêtres avaient maîtrisé le feu, la chasse aux mamouths et aux bisons ; ils se construisaient des abris, avaient des rites religieux, pratiquaient certains arts comme la peinture, avaient inventé l'aiguille à coudre, l'arc et la flèche, etc.

Nous sommes aussi au temps de la maîtrise du langage et sans doute des premiers récits, de leur apprentissage. D'où l'incertitude ou la complexité énonciative de l'incipit. Le narrateur, Guito, est un garçon de quinze ans, approximativement, qui après l'épreuve de la circoncision (vers douze ans) se prépare au rite de la « parolade », discours solennel relatant l'histoire ancienne et récente de la horde qu'il devra tenir pendant des heures ou des jours, à la satisfaction de ses congénères. Ses « répétitions » ont lieu au fond de la caverne-aux-sycomores, dans l'enclos sacré, là où l'on consulte les mânes, où l'on se recueille.

Dans ce refuge hivernal qui compte aussi une salle commune (1^{er} enclos) et une autre où se tiennent les futures mères — et où aura d'ailleurs lieu l'épreuve de la parole (2^e enclos) —, se repose la horde des Kalahoumes (hommes poilus à la démarche encore inclinée, souvent sur trois mains). La migration d'automne est enfin terminée : partie de la grotte-aux-stalactites, la peuplade a mis deux fois plus de temps que d'habitude pour traverser la savane asséchée, devant affronter des difficultés internes (rivalités de mâles) et ses pires ennemis, les Slamukis. Le combat contre ces hommes-singes aurait été perdu, n'eût été la collaboration apportée par les hommes du Nord, les Gongalokis (hommes rouges, sans poil, qui marchent droits) et les Kalahoumides (à peine poilus, à peine obliques).

Dans la terrible bataille finale, Guito a porté secours au grand Bao, son père, et en restera marqué toute sa vie : son bras droit écrasé demeurera paralysé, ce que l'on pourra interpréter comme une consécration « manesque » de son rôle de « paroleur », le conteur étant ici plus puissant (grâce au verbe) que le guerrier.

Mais le pouvoir des mots demande un apprentissage, aussi le récit de Guito se donnera-t-il en deux étapes. La première (qui fait cent pages) est marquée de nombreuses ruptures dont témoignent en particulier les reprises de l'énoncé initial. On trouve d'abord une version écourtée (« Nous avançons dans la savane immense », p. 1) qui pourrait manifester une volonté d'accélération narrative après l'interruption de Klabou-à-la-langue-magique. Mais bientôt intervient Salaloudi-le-maître-(secret)-de-la-parole (autre vieux conteur dont Guito imagine la présence, du fond de sa caverne). Le narrateur passe alors du présent au passé : « Nous avançons lentement dans la savane immense torride et desséchée, nous avons quitté... » (p. 2) Et la relation semble connaître enfin un meilleur embrayage.

Mais une nouvelle interruption survient parce que Guito s'est permis une projection dans le futur.

Ainsi démarre la narration qui d'interruption en reprise se donne progressivement ses règles de fonctionnement. On apprendra aussi que le narrateur ne peut parler de lui qu'au début du récit et à la condition de mieux entraîner, de cette manière, la horde à sa suite. Et puis, il ne faut pas tout dire, tenir compte en particulier des rivalités possibles entre les membres de l'auditoire. Surtout: ne pas perdre le fil de la parolade... Alors là, il faut bien dire que le jeune narrateur est plutôt porté sur les détours, emporté «par les mânes du chaos» (p. 10). Il en vient tout de même à présenter la horde et ses classes; à raconter l'histoire, les mythes et les rites. Et cette première partie qui veut rendre le sujet de la parolade familier aux «écoutants» (et aux lecteurs) se termine sur une bonne résolution: dorénavant le narrateur essaiera de bannir «tout espace non vu», «toute parole inentendue» (p. 101).

L'on doit avouer que cette première tentative narrative exprime tellement bien les difficultés de l'apprentissage (du démarrage) qu'elle risque de paraître plutôt pénible au lecteur pressé. L'absence de parties nettement identifiées (des chapitres, par exemple), la longueur des phrases, la réduction de la ponctuation, les ajouts entre parenthèses ou en italiques, tout cela qui contribue au caractère massif du texte imprimé, s'ajoutant au dépassement lexical (et culturel), exige une attention considérable, une volonté constante de déchiffrement. On pense volontiers que l'éditeur aurait pu mieux faire dans la présentation de l'ouvrage.

Une fois passé l'épreuve de cette première tranche, l'art narratif de Guito s'affine. La deuxième partie se signale par une nouvelle reprise de l'incipit déjà cité, donné tel quel, au présent, le narrateur s'autorisant toutefois le recours au passé (et au futur) dans une relation très ordonnée de la migration d'automne, y mêlant ses fantasmes et se ménageant plusieurs retours au temps vécu dans le troisième enclos d'où origine la parole, mais sans que cela ne nuise à la fluidité du récit. Aussi, le lecteur sera-t-il bientôt emporté dans un récit épique dont il est peu d'exemples. *Les Anthroïdes* apparaissent alors comme une réalisation tout à fait inédite dans notre courte histoire littéraire. Cette relation qui apparemment se crée à partir de l'énoncé initial, en donnant ses propres règles d'écriture, constitue une fiction préhistorique dont on aura peut-être peine à trouver l'équivalent en d'autres littératures.

D'aucuns trouveront contestables les choix «anecdotiques» faits par l'auteur: cette histoire est celle de la volonté de puissance, histoire de pouvoir. Celui de la force physique, du mâle sur la femelle (encore que Viknéa, la grand-mère de Guito, possède des armes invincibles). Toutes les aventures des Kalahoumes et consorts sont en effet violentes, menées par un désir de puissance. À quelques exceptions près, surtout du côté

des Gongalokis et des Kalahoumides qui sont plus évolués que tous les autres. Jamais on ne voit ces chasseurs-collecteurs s'adonner à la peinture rupestre, à la poterie ou à la fabrication d'outils; jamais on n'a les belles images qu'offrent les livres de vulgarisation de la préhistoire.

En revanche, ceux qui connaissent l'œuvre de G. Bessette y retrouveront un fil thématique familier, celui qui passe par les tunnels, les boyaux, le ventre. Ils auront plaisir à s'attarder à ses corrélations narratives, à ses présupposés psychanalytiques (la recherche des origines, les violences sexuelles) ou idéologiques (le pouvoir décisif du savoir). Et ils voudront, comme l'auteur de ce bref compte rendu, relire ce roman aussi dépaysant que fascinant.

Jacques Allard

-
1. Montréal, Les Éditions La Presse, 1977, 297 p.
-